

seau fait preuve dans ses jugements sur la querelle des anciens et des modernes. De son côté, Brossette l'informe exactement de tout ce qui regarde l'Académie et les lettres lyonnaises. Lié avec Jean-Baptiste, il sut néanmoins garder les bonnes grâces de Voltaire. « Vous ressemblez à Pomponius Atticus, lui écrit Voltaire, courtoisé à la fois par César et par Pompée. »

L'Académie, que nous avons vu commencer dans cette société d'amis se réunissant une fois par semaine chez Falconnet, en peu d'années a grandi et s'est développée. Elle a des statuts approuvés, elle a un lieu fixe et officiel pour ses séances, d'abord à l'Archevêché, puis au Palais du Gouvernement, puis enfin à l'Hôtel-de-Ville; c'est seulement en 1824 qu'elle fut transférée au Palais Saint-Pierre et mise en possession de la belle salle où nous sommes, par une ordonnance du baron Rambaud. Au lieu de sept membres, bientôt elle en a vingt-cinq, puis, en 1758, elle s'élève au nombre consacré de quarante par sa réunion avec la Société des beaux-arts; ainsi est-elle devenue une institution publique ayant sa place dans la cité et se liant désormais à son histoire.

Vous admirerez, Messieurs, avec moi, de combien d'hommes distingués, non pas seulement dans la cité, mais dans la France entière, peut se glorifier l'Académie du XVIII^e siècle. Passez des lettres de Boileau et de Jean-Baptiste à celles de tous les autres grands écrivains du siècle, à celles de J.-J. Rousseau et surtout de Voltaire, et à chaque page, pour ainsi dire, vous rencontrerez aussi le nom de quelque académicien lyonnais; tant l'Académie fut étroitement mêlée au grand mouvement littéraire et philosophique de son époque!

Elle n'en eut pas moins d'excellentes relations avec les Jésuites, ses voisins du collège de la Trinité, jusqu'à ce qu'ils fussent remplacés par les oratoriens, et avec les rédacteurs du *Journal de Trévoux*. Ce grand collège de la Tri-